

SAINT FORTUNAT DE DOUPLABLE, ÉVÊQUE DE POITIERS

600

Fêté le 14 décembre

Venantus Honorius Clementianus Fortunatus naquit en 530, à Douplable en Italie, non loin de Trévise. Ses deux noms de famille étaient Honorius Clementianus, qui indiquent assez que ses proches étaient d'origine latine ou qu'ils habitaient l'Italie depuis longtemps. Il y ajouta plus tard ceux de Venantus en mémoire d'un saint abbé de Touraine qu'il s'était proposé comme modèle, et de Fortunatus, à cause de sa confiance dans le martyr de ce nom qui avait souffert à Aquilée. C'est ce dernier qui lui est resté dans la suite, et sous lequel il est le mieux connu. Sa naissance l'attacha au christianisme. Ses études l'amènèrent de bonne heure à Aquilée, où peut-être il étudia sous la direction de Paulin, alors attaché aux écoles de cette ville, et qui plus tard en devint évêque sans cesser d'être son ami. Paulin aurait voulu l'attacher à l'Eglise; mais le jeune homme n'y était pas encore appelé, et, après avoir reçu de lui les éléments de la foi chrétienne et de la science, il alla étudier à Ravenne la rhétorique et la poésie, qui devaient lui faire une si belle place parmi ses contemporains.

Pendant qu'il étudiait dans cette ville, où ses succès n'étaient pas aussi peu remarquables que son humilité s'est plu à le dire, l'assiduité de son travail fatigua tellement sa vue qu'il dut craindre bientôt d'en être privé entièrement. Inquiet de cette prévision, il pria un jour dans l'église de Saint-Jean et Saint-Paul devant un autel érigé à saint Martin de Tours dont la renommée et les miracles étaient célèbres dans tout le monde. Tout à coup un mouvement de foi s'empara de son cœur. Une lampe brûlait près de l'image du saint évêque. Il s'en approcha, se frotta les yeux avec un peu d'huile qu'il y prit, et soudain il fut guéri. Ce même miracle fut répété en même temps pour Félix, un de ses amis qui, souffrant du même mal, l'avait accompagné, et qui devint peu de temps après évêque de Trévise.

Cette faveur, on le conçoit, ne pouvait qu'augmenter dans le jeune homme le sentiment de dévotion qu'il avait eu jusque-là pour saint Martin, et dont il était si généreusement récompensé. Dès ce moment, il résolut de faire aussitôt qu'il le pourrait un voyage en France, et de remercier le glorieux thaumaturge dans sa célèbre basilique de Tours. Les troubles de l'Italie vinrent hâter bientôt l'exécution de ce dessein. Les Lombards menaçaient cette belle contrée, où ils entrèrent en 568. Leur barbarie dévastait tout, et déjà on tremblait dans la prévision d'un envahissement prochain, d'autant plus redoutable que le nom chrétien leur était plus odieux. Fortunat ne voulut point attendre ces malheurs; il s'éloigna en 566, et après s'être arrêté quelque temps à Douplable pour y voir sa famille, il continua sa longue route tantôt à pied, tantôt à cheval, selon que le passage fréquent des montagnes, des plaines ou des rivières rendait plus commode l'un ou l'autre moyen.

Pendant ce trajet difficile, l'intéressant voyageur faisait de nombreuses haltes chez des personnages marquants, par qui son talent pour la poésie, que déjà il cultivait avec succès, le faisait remarquer et retenir. On se plaisait à lui faire raconter ce qu'il avait vu. Le charme de sa narration, la vivacité de son esprit charmaient ses hôtes. A cette admiration pour son génie se joignait une véritable estime pour la pureté de sa conduite et la douceur de son commerce. De sorte qu'à la faveur de ces relations littéraires, qui lient si aisément ceux qui les aiment, il se fit partout des amis autant que des admirateurs.

Sigebert I^{er} l'un des princes les plus éclairés, sinon des plus vertueux de ce temps, régnait en Austrasie. Il reçut avec bonté Fortunat, qui eut le bonheur de le captiver et de s'en faire un ami; il eût voulu même le retenir à sa cour et lui fit des offres séduisantes. Mais le sage voyageur s'aperçut bientôt que le roi était mal inspiré par ses courtisans; il craignit un séjour pour lequel sa vertu n'était point faite, et s'excusa sur le but principal de son voyage qui devait le mener à Tours. Sigebert voulut du moins lui donner une preuve honorable de son amitié et de ses regrets, en le faisant accompagner d'un de ses officiers, qui devait pourvoir pendant tout le reste de son voyage à ses besoins et à sa sûreté. Comme ce prince était fort attaché à sainte Radegonde, et qu'il croyait voir en Fortunat un homme qui pourrait la servir dans ses affaires, qui n'étaient pas toujours sans de graves difficultés, il voulut qu'après avoir satisfait sa piété envers saint Martin, il se rendît à Poitiers et présentât de sa part à l'humble et illustre reine une lettre de recommandation.

Fortunat arriva à Tours et s'y acquitta de ses devoirs envers son saint protecteur, probablement en 568. Saint Euphrone en était alors évêque : entre lui et Fortunat commença

dès lors une étroite union de sentiments qui ne cessa plus, et qui les fit regarder mutuellement désormais comme le fils et comme le père l'un de l'autre.

Sainte Radegonde n'était qu'à trente lieues de Tours où, comme Fortunat, elle était venue dans les jours de ses épreuves témoigner de sa confiance à saint Martin et laisser dans une fondation monastique un monument de sa royale piété. Depuis plus de dix ans elle vivait dans son monastère de Sainte-Croix d'où le parfum de ses vertus, la renommée de son savoir, la délicatesse de son esprit attiraient vers elle les regards du monde. A tant de titres, le poète et le chrétien devait se sentir désireux aussi de la connaître. D'ailleurs l'Italie était en feu sous les brandons de ses sauvages conquérants. Le voyageur était devenu un exilé. Trop de loisirs lui étaient laissés loin de sa patrie. Et d'ailleurs Dieu dirigeait dans ses desseins cachés la marche de cette existence qu'il voulait fixer. Quoi qu'il en soit, résolu de retarder son retour à Trévise, il vint à Poitiers, visita, entendit et admira sainte Radegonde. De son côté, la grande Sainte découvrit dans Fortunat l'alliance si rare d'une piété éclairée qui allait à la sienne, et d'un génie élevé qui ne lui plaisait pas moins. Une douce et pieuse sympathie lia donc bientôt ces deux âmes que le ciel destinait à ne plus être séparée que par la mort. Quand Fortunat, après avoir goûté quelque temps cette aimable intimité dont l'abbesse sainte Agnès eut aussi une part méritée, voulut enfin revenir à Tours que lui faisait aimer saint Euphrone, les deux religieuses unirent leurs instances pour le déterminer à ne les point quitter. Sa haute intelligence, l'estime qu'on faisait de lui à la cour, la sainteté de sa vie, leur indiquait en effet dans Fortunat un homme dont le crédit pouvait leur être d'un grand avantage pour leurs affaires temporelles. Quant à lui, n'y avait-il pas aussi de persuasives raisons de s'attacher à cette perspective d'une position grave, respectée, utile, dans son âge déjà mûr et dans ce dégoût qu'il avait éprouvé des vanités du monde et qui n'avait pu diminuer au contact des grandes vertus de nos deux Saintes ? Il se décida, et ainsi déjà Poitevin par le cœur, il le devint par la résolution de ne plus s'éloigner.

L'abbé de Saint-Hilaire, Pascentius, était monté en 564 sur le siège de Poitiers. Il ne tarda pas à connaître et à goûter le saint homme, et quoiqu'il fût étranger, ce qui le rendait canoniquement inhabile à l'ordination, le prélat crut que cette vertu solide, qui s'appuyait en lui sur la piété des habitudes et des sentiments, devenait une suffisante garantie de l'avenir; il n'hésita donc pas à l'admettre dans son clergé, où après les épreuves et intervalles canoniques, il arriva par les degrés inférieurs de la cléricature à la dignité sacerdotale. Ce caractère devait entrer pour lui dans les désirs de sainte Radegonde. Dès lors il pouvait administrer, avec le temporel de sa communauté, les secours spirituels dont elle n'avait pas un moindre besoin. Dès lors aussi se multiplièrent ces saintes et aimables relations dans lesquelles on trouve fort souvent le poète cédant, par un innocent entraînement, au génie qui colore pour lui les plus petites circonstances de la vie infime et toutefois le négociateur sérieux traite en même temps, avec tout l'intérêt qu'elles méritent, les affaires de la plus haute gravité. Pendant que cet esprit distingué s'assouplit à la composition de grands poèmes ou de nombreuses compositions en prose sur la vie et les miracles de saint Hilaire, de saint Martin et d'autres illustres personnages, chers à l'Eglise, ou à mille petites poésies empreintes de délicatesse et de réelles beautés, il n'en traite pas moins avec les rois qui le respectent et l'écoutent, avec les plus saints évêques qu'il a pour amis, des plus importantes choses du monastère. Il entre en négociations, il entreprend des voyages en diverses cours, il défend Sainte-Croix contre les spoliations des grands, il y maintient l'esprit de la règle et parmi tant de détails auxquels ne suffirait pas un homme ordinaire, il n'en travaille pas moins pour lui-même à l'étude des saints Livres, il s'adonne à la théologie, lit avec fruit les Pères, et se fait dans la littérature latine, qui expirait de son temps, une réputation immortelle, ajoutant ainsi le prestige du savoir humain à la splendeur de ses vertus religieuses. Aussi, ses plus illustres contemporains n'avaient qu'une voix pour le louer c'était une belle gloire de mériter, comme une première couronne de sa sainteté, dans l'approbation d'aussi saints prélats que Germain de Paris, Félix de Nantes, Nicet et Magnéric de Trèves, Euphrone de Tours et Avite de Clermont.

Quoique saint Fortunat n'eût pas encore reçu tous ces témoignages de l'estime universelle en 570, quand on reçut à Sainte-Croix la précieuse relique due aux instances de sainte Radegonde et à la générosité de l'empereur Justin II, il n'est pas douteux qu'il ne se mêlât déjà aux affaires du couvent, puisqu'à cette occasion il composa la belle hymne si connue dans toute l'Eglise *Vexilla Regis prodeunt*, et qu'il adressa comme remerciement à Justin et à l'impératrice Sophie une lettre en vers au nom de sainte Radegonde et de ses sœurs.

C'est ainsi que, devenu aussi recommandable par son éminente piété que par son érudition et son éloquence, le bon prêtre vécut, tantôt dans le soin d'une administration compliquée, tantôt dans la retraite et dans l'étude, adoucissant les difficultés du double ministère des consciences et des choses du monde par les charmes d'une amitié innocente que les grandes âmes préfèrent toujours à tous les plaisirs. Mais de profonds chagrins, de tristes inquiétudes l'éprouvèrent. Il vit mourir sainte Radegonde, puis bientôt après sainte Agnès, puis encore sainte Disciole, l'aimable et pieuse émule de leurs vertus. Il vit les troubles scandaleux apportés dans la famille de Sainte-Croix par la détestable ambition de deux princesses orgueilleuses, Chrodielde et Basine; mais les Saints profitent des revers comme des consolations pour se sanctifier, et en arrivant à une vieillesse avancée, le nôtre pouvait rendre grâces à Dieu de ce que tant d'années, passées à son service en faveur de l'illustre monastère de Poitiers, y avaient produit au moins dans bien des âmes faites pour le ciel des fruits de bénédiction que rien ne pourrait leur ravir.

Son ministère sacerdotal se prolongea sous trois évêques qui se succédèrent depuis son arrivée dans le Poitou, jusqu'à la fin du 6^e siècle; Marovée, qui n'avait pas toujours favorisé, selon le vœu public, la belle entreprise de sainte Radegonde, avait remplacé Pascentius II et Platon Marovée. Les œuvres du poète sacré où ces noms vénérés depuis quatorze cents ans reviennent souvent avec les éloges qu'ils méritent, prouvent dans quels rapports de soumission filiale, de sainte familiarité et de services utiles Fortunat resta toujours avec eux.

En 599, il avait soixante-neuf ans, et près de la moitié de sa vie s'était écoulée dans ce continuel exercice de vertus modestes et de bonnes œuvres, qui en avaient fait aux yeux de tous un modèle de prudence administrative, de zèle charitable et de saint dévouement. Aussitôt donc que Platon, qui siégeait depuis sept ans, eut quitté cette même année une vie que Fortunat a louée dignement, on n'hésita point sur le choix de son successeur. Fortunat fut nommé tout d'une voix. Dès ce moment, il s'appliqua avec le zèle et l'activité de la jeunesse aux grands devoirs d'un pasteur accompli. Il se hâta de travailler, comme s'il avait senti que le temps lui manquerait bientôt. Il ne devait garder, en effet, qu'à peine une année entière le soin de sa charge, trop forte peut-être pour un vieillard septuagénaire. Il composa alors son explication du Symbole et celle du Pater, destinées en forme d'homélies au peuple qu'il devait nourrir de la parole de Dieu. Ces ouvrages nous sont restés et témoignent, avec beaucoup d'autres, que cette belle imagination qui avait si souvent et sur tant de sujets inspiré son langage poétique, n'en était pas moins empreinte des grandes et solennelles pensées qui rendent les choses de la foi sous des traits capables de la faire aimer.

Saint Fortunat mourut en 600, probablement le 14 décembre, jour où l'on a fait sa fête de tout temps dans l'église de Poitiers. Il fut enterré dans l'abside de la basilique de Saint-Hilaire. Paul, diacre d'Aquilée, étant passé à Poitiers vers le milieu du siècle suivant, visita son tombeau, honoré par la dévotion populaire. A la demande d'Aper, alors abbé du monastère, il composa une épitaphe pour le pontife, dont il se glorifiait d'être le compatriote. Il y faisait un bel éloge de son génie et de la sainteté de sa vie.

ÉCRITS DE SAINT FORTUNAT

Le plus considérable des ouvrages de Fortunat est un Recueil de poésies sur divers sujets; il est divisé en onze livres, et dédié à saint Grégoire, évêque de Tours. Le premier livre commence par un poème en l'honneur de Vital, évêque de Ravenne; il est suivi de celui que Fortunat composa l'occasion de l'église que le même évêque avait bâtie dans la même ville sous l'invocation de saint André, et où il avait mis des reliques de saint Pierre et de saint Paul, de saint Sisinne, de saint Alexandre, de sainte Cécile et de quelques autres Martyrs. Il y en a un sur la cellule bâtie à l'endroit où saint Martin avait donné une partie de son manteau à un pauvre pour l'en revêtir un sur la dédicace de l'église de Saint-Vincent, où un possédé du démon avait été délivré, aussitôt qu'on eut apporté dans cette église les reliques du saint Martyr. Les autres sont, ou des descriptions d'églises, de lieux et de rivières, ou des éloges de Léonce, évoque de Bordeaux.

On a mis dans le second livre l'hymne *Pange lingua* au nombre des poèmes de Fortunat, quoiqu'il y ait plus de raison de l'attribuer à Claudien Mamert les six autres premiers poèmes de ce livre sont en l'honneur de la croix, le quatrième, le cinquième et le sixième sont acrostiches le dernier est figuré en forme de croix, et tous les trois ont demandé beaucoup d'art et d'attention. Fortunat y dit nettement qu'il adore la croix en tout temps, qu'il la regarde comme le gage certain de son salut et qu'il la porte avec lui comme son refuge dans ses besoins. A l'égard du *Vexilla Regis*, personne ne doute que cette hymne ne soit de lui les deux

dernières strophes ne sont pas les mêmes dans Fortunat que dans l'office de l'Eglise il y a aussi quelques changements dans la seconde. La plupart des autres hymnes ou poèmes du second livre sont à la louange de plusieurs saints évêques, comme de saint Saturnin de Toulouse, de saint Maurice et de ses compagnons, de saint Hilaire de Poitiers, de saint Médard de Noyon les autres sont sur divers sujets. Le dixième est un éloge du zèle et de la piété du clergé de Paris, et le onzième une description de l'Eglise de cette ville. Fortunat la compare au temple de Salomon, disant qu'elle le surpassait, en ce que les ornements de ce temple n'étaient que matériels, au lieu que l'Eglise de Paris était teinte du sang de Jésus Christ. Le douzième est sur un baptistère que saint Sidoine, évêque de Mayence, avait fait construire; le poète y réécrit que Dieu, par les eaux médicinales du baptême, nous rachète de la mort du péché que nous avons contracté par notre origine. Fortunat fait, dans le treizième poème, l'éloge du martyr saint Georges. A la fin du troisième livre de l'édition de Luchi, réimprimée dans le tome 88 e de la Patrologie latine, on trouve une pièce de vers de Fortunat en l'honneur de saint Martial.

Le troisième livre est composé de trente-sept lettres, partie en vers, partie en prose; elles sont presque toutes à des évêques avec qui il était lié d'amitié. Il traite, dans la neuvième, du mystère de la résurrection c'est de là que l'on a tiré la première strophe du répons que l'on chante dans les processions le jour de Pâques, et qui y est répétée par manière de refrain elle commence par ces mots *Salve festa dies*. Dans la dixième, il relève l'industrie de Félix de Nantes, qui avait su aplanir une montagne pour changer le cours d'une rivière, et donner par là aux peuples le moyen de vivre, en leur donnant des terres à cultiver. Il parle, dans la onzième, des forteresses que Nicet, évêque de Trèves, avait construites sur les bords de la Moselle. Il fait, dans la quatorzième, la description du pays messin, et des deux rivières dont il est arrosé, la Moselle et la Seille; il représente la ville de Metz comme bien fortifiée. La vingt-neuvième est un éloge de saint Ayrac, évêque de Verdun. Il loue aussi, dans la trentième, son savoir et son assiduité à instruire son peuple. On voit, par la trente-deuxième, que l'abbé Paterne l'avait prié de corriger un livre, que Fortunat avait écrit de sa propre main, et où il s'était glissé des fautes qu'il avoue lui être assez ordinaires. Il était du côté de Nantes, lorsqu'il écrivit à Drucon, diacre de l'Eglise de Paris cette lettre est la trente-deuxième. Les trois suivantes sont aussi à des diacres, et ne sont que des lettres d'amitié.

On trouve, dans le quatrième livre, vingt-huit épitaphes, dont les dix premières sont pour divers évêques de France, les autres pour des personnes de conditions différentes. La vingt-cinquième est pour la reine Théodechilde, femme de Caribert; il en est parlé dans saint Grégoire de Tours. La première lettre du cinquième livre est adressée à Martin, évêque de Dume, en Galice. Cette lettre est en prose mais la seconde au même évêque est en vers. Fortunat y marque les pays où les Apôtres avaient annoncé l'Evangile; il parle dans la même lettre du monastère de Poitiers, et de la Règle de Saint-Césaire qui y était établie. La troisième lettre est aux habitants de Tours, qu'il congratule sur le choix qu'on avait fait de saint Grégoire pour leur évêque. La cinquième regarde la conversion des Juifs, faite par le ministère d'Avit, évêque de Clermont; elle est suivie de l'éloge de cet évêque, mais Fortunat y reconnaît qu'on ne peut louer les ministres de Jésus Christ dans la conversion des peuples, sans louer Jésus Christ même qui inspire la bonne volonté, qui donne le parfait, et sans qui il ne se fait rien de bien, puisque c'est lui qui remplit de ses lumières les Prophètes et les prédicateurs, afin qu'ils engendrent la foi dans le cœur de ceux qui les écoutent. Fortunat s'étant proposé de composer un acrostiche qui fût en autant de lettres que Jésus Christ a passé d'années sur la terre, et de renfermer dans ce poème l'histoire de la création de l'homme, de sa chute et de sa rédemption, cela ne lui fut point aisé, mais il en vint à bout. Il l'envoya à Syagrius, évêque d'Autun, à qui il écrivit une lettre en prose pour lui rendre compte de son travail, et de la manière de lire cet acrostiche. Les autres lettres n'ont rien d'intéressant; la plupart sont adressées à saint Grégoire de Tours, pour le remercier des présents qu'il en avait reçus, ou pour lui recommander des personnes qui allaient à Tours.

Les douze poèmes du sixième livre sont presque tous sur des matières profanes. Le second est l'épithalame du roi Sigebert et de Brunehaut. Le quatrième est remarquable par les louanges qu'il y donne au roi Charibert ou Caribert; saint Grégoire de Tours n'en avait publié que les vices, surtout son incontinence, qui le fit excommunier par saint Germain, évêque de Paris. Fortunat relève ses vertus, le faisant passer pour un prince sage, modéré, équitable, zélé pour la justice et l'observation des lois, libéral, honnête, l'oracle de son conseil, amateur des lettres, et qui parlait aussi facilement le latin que le français. Le sixième est un éloge de Berthechilde, de sa modestie, de sa prudence, de son amour pour les pauvres. Le septième regarde le mariage de Gatsuinde avec Chilpéric.

Tout ce qu'il y a de plus intéressant dans le septième livre, composé de trente et un poèmes, est le parallèle qu'il fait, dans le douzième, des sages et des savants du paganisme avec les vrais chrétiens. Il n'est resté à ceux-là qu'une vaine réputation; ceux-ci jouiront d'une félicité éternelle dans le ciel, et seront même honorés sur la terre, parce qu'il n'y a point de salut à espérer, point d'honneur solide et permanent, qu'en se rendant par la vertu agréable à Dieu, qui est un en trois personnes. On peut encore remarquer ses deux distiques sur la brièveté de la vie. Tout passe dans un moment, nous devons donc nous attacher aux biens qui ne périssent jamais; soyons équitables envers tous, cultivons la paix, aimons Jésus Christ; cherchons des délices dont nous puissions jouir éternellement.

Il fait, dans le premier poème du huitième livre, le détail du lieu de sa naissance et de ses différentes demeures, jusqu'au temps où il s'attacha au service de sainte Radegonde, dont il décrit la vie, telle qu'elle la menait dans le monastère de Poitiers. Il parle, dans le second, de la peine qu'il avait de quitter cette Sainte pour aller rendre visite à saint Germain de Paris. Le troisième est une hymne sur la nativité de notre Seigneur. Le quatrième et le cinquième sont à la louange de Jésus Christ, de sa sainte Mère, qu'il appelle Mère de Dieu, et en l'honneur de la virginité, qui seule a été digne de mettre au monde le Tout-Puissant, et qui est si excellente en elle-même, que les expressions manquent pour en exprimer tout le mérite. Fortunat y fait une description admirable de l'assemblée des Saints dans le ciel, où il donne la première place à la sainte Vierge, puis aux Patriarches, aux Prophètes, aux Apôtres, aux Martyrs et aux vierges. Il dit, dans le sixième poème, que les récompenses promises aux vierges tiennent le premier rang après celles qui sont dues aux Apôtres, aux Prophètes et aux Martyrs. Les six suivants sont à la louange de sainte Radegonde, et les douze derniers en l'honneur de saint Grégoire de Tours. On voit, par le neuvième, que la Sainte employait les prémices des fleurs du printemps à en orner les autels; par le onzième, qu'elle s'enfermait pendant un mois chaque année avant la fête de Pâques, pour s'y préparer. Parmi les poèmes adressés à saint Grégoire, il y a une lettre par laquelle Fortunat lui recommande la cause d'un prêtre qui avait besoin de sa protection.

L'éloge qu'il fait de Chilpéric dans le neuvième livre est si général, qu'il ne suffit pas pour détruire les mauvaises impressions que les historiens du temps ont données de ce prince, et il faut dire la même chose de celui qu'il fait de la reine Frédégonde, son épouse. Fortunat fit les épitaphes des deux fils de Chilpéric, Dagobert et Clodobert. Les sixième et septième poèmes sont une réponse à la lettre que saint Grégoire de Tours lui avait écrite en vers. Le neuvième est un éloge de Sidoine, évêque de Mayence. Dans le seizième, il fait celui du général Chrodin.

Le dixième livre commence par l'explication de l'Oraison dominicale le style en est beaucoup plus net, plus coulant et plus naturel que celui des autres écrits de Fortunat en prose, ce qui donne lieu de croire que c'est un des discours à son peuple, où il ne cherchait qu'à l'instruire. L'explication de la dernière demande est restée inachevée. Suivent trois lettres en prose à un seigneur de la cour, nommé Numulène, dont deux sont pour le consoler de la mort de sa fille puis une autre à l'Eglise de Tours, que saint Grégoire venait de rétablir, ensuite le récit de plusieurs miracles opérés par saint Martin; deux poèmes à la louange du roi Childebert et de la reine Brunehaut; la description d'un voyage que Fortunat avait fait sur la Moselle depuis Metz jusqu'à Andernach, dans l'évêché de Cologne; un poème en l'honneur d'une église où l'on révérait particulièrement l'archange saint Gabriel, et où il y avait des reliques de saint Georges, de saint Cosme et de saint Damien, et de quelques autres Martyrs; un à la louange d'Armentarie, mère de saint Grégoire, qu'il compare à la mère des Machabées, soit pour sa vertu, soit pour le nombre de ses enfants; un au comte Sigoald, où il fait l'éloge de l'aumône, parce que ce seigneur était chargé d'en distribuer de la part du roi Childebert. On y voit aussi que Sigoald avait fait un pèlerinage au tombeau de saint Martin pour la santé de ce prince. Les autres poèmes sont sur diverses matières.

Le onzième livre contient vingt-cinq petits poèmes qui sont ou des remerciements à sainte Radegonde ou à l'abbesse de son monastère, pour des présents que Fortunat en avait reçus, ou des compliments sur le jour de leur naissance. Il marque, dans le quatrième, qu'il s'était joint à Agnès pour engager la Sainte à boire un peu de vin dans ses infirmités, et qu'il l'avait pressée sur ce sujet, par la considération de l'avis que saint Paul avait donné à Timothée dans un cas semblable. Il leur adressa deux autres poèmes, où il fait la description de deux de ses voyages. Tous ces poèmes sont précédés de l'explication Symbole, qui est le même goût que celle de l'Oraison dominicale.

Saint Germain gouvernait encore de Paris, lorsque Fortunat composa ses quatre livres de la Vie de saint Martin. Ils sont écrits en vers, à la réserve de l'épître dédicatoire qui est en

prose; elle est adressée à saint Grégoire de Tours, à qui il rend compte de son travail. Ces quatre livres ne lui coûtèrent que deux mois de travail aussi convient-il qu'ils n'ont pas toute l'exactitude qu'il aurait pu leur donner, en mettant plus de temps à polir ses vers.

Il fit aussi un poème sur la Destruction de la Thuringe. Il y fait parler sainte Radegonde, nièce d'Hermanfroy, et la représente pleurant la perte d'un Etat qui lui avait donné naissance, et celle de tous ses plus proches parents enveloppés dans la ruine de leur pays.

Le poème suivant est louange de l'empereur Justin le Jeune et de son épouse l'impératrice Sophie. Fortunat loue ce prince sur la pureté de sa foi, sur son attachement aux décrets du Concile de Chalcédoine et sur le rappel des évêques exilés pour avoir pris la défense de la vérité. Suit un poème à Artachis, cousin-germain de sainte Radegonde, sur la mort d'Hermanfroy, son oncle et père d'Artachis.

Ce sont là tous les écrits de Fortunat recueillis par Browere, et imprimés dans le dixième tome de la *Bibliothèque des anciens Pères*. On y a omis une épigramme à la louange du roi Childébert II, donnée, en 1675, par Dom Mabillon sur un manuscrit de l'abbaye de Saint-Vannes de Verdun; elle est en quatorze vers élégiaques, qui ne sont que des jeux de mots. Fortunat s'y nomme, et recommande à ce prince un nommé Audulphe. On trouve cette épigramme dans le tome 88 e de la *Patrologie latine*.

Entre les vies des Saints qu'il composa, nous connaissons celle de saint Germain, évêque de Paris, imprimée dans Surius, dans Bollandus et dans le premier tome des Actes de l'Ordre de Saint-Benoît; celle de saint Aubin, évêque d'Angers, qui se trouve encore dans les mêmes auteurs; celle de saint Paterne, évêque d'Avranches. La Vie de sainte Radegonde est divisée en deux livres dans le premier tome des Actes bénédictins le premier seul est de Fortunat. Le Père Labbe a fait imprimer, dans le second tome de sa Bibliothèque des Manuscrits, une vie de saint Amand, évêque de Rodez. Surius en avait déjà donné une partie au quatrième jour de novembre, sous le nom de Fortunat : elle est assez de son style. On attribue encore à Fortunat un abrégé de Vie de saint Remi, qu'on lit dans Surius au 1^{er} octobre, et la vie de saint Médard, évêque de Noyon. La Vie de saint Maurille, évêque d'Angers, n'est pas de Fortunat, comme l'a cru Trithème; mais de Rainon, évêque d'Angers, dans les commencements du 10^e siècle. On n'a rien de bien assuré sur l'auteur de la vie de saint Marcel, évêque de Paris; les uns l'attribuent à Fortunat de Poitiers, d'autres à un évêque du même nom, dont le siège épiscopal n'est pas connu. A l'égard des Actes de saint Denis, évêque de Paris, dont M. Bosquet fait auteur Fortunat de Poitiers, ils paraissent écrits sur la fin du 7^e siècle ou au commencement du suivant. On ne voit pas sur quel fondement on a donné à Fortunat la vie de saint Lubin, évêque de Chartres elle n'est point de son style.

Outre la vie de saint Séverin, dont saint Grégoire de Tours fait honneur à Fortunat, nous avons perdu les hymnes qu'il avait composées pour toutes les fêtes de l'année. Paul Diacre et Sigebert en font mention, et, par la manière dont ils en parlent, on voit que ces hymnes étaient en grand nombre; Trithème en comptait jusqu'à soixante-dix-sept. Platine le fait auteur d'un traité intitulé : *L'Art de régner*, adressé au roi Sigebert; nous n'avons rien sur ce sujet dans les écrits qui nous restent de Fortunat. Le *Spicilège* de Dom d'Achéry en cite un sous le titre de *Medietas Fortunati*; mais ce n'est qu'un recueil de ses poèmes auquel l'on a donné ce titre.

Fortunat était un de ces génies heureux à qui il en coûte peu pour dire de belles choses; outre cette facilité surprenante qui règne dans ses vers, on y trouve une simplicité facile qui ne bande point l'esprit, et surtout une grande douceur. Il fait toujours voir quelque chose de nouveau, rarement il est copiste il ne se copie pas lui-même il est presque toujours original. On ne laisse pas de distinguer aisément les vers qu'il faisait sur-le-champ, sans effort et sans méditation, d'avec ceux auxquels il apportait plus d'étude; ceux-ci sont plus fleuris et remplis de plus d'agrément, il y a dans ceux-là quelque obscurité et moins d'harmonie. La description qu'il fait de son voyage par eau de Metz à Andernach, fait voir que son vrai talent était d'écrire en ce genre. On lui reproche avec raison plusieurs fautes contre la prosodie et contre la pureté de la langue latine, souvent il fait brève une syllabe qui est longue de sa nature, d'un verbe passif il en fait un actif; d'un singulier il en fait un pluriel; il défigure les mots, en retranche ou y ajoute, suivant le besoin de la mesure de ses vers. Les éditeurs ont mis à la suite de ses poèmes un grand nombre d'exemples de ces sortes de licences poétiques. Ses écrits en prose, tels que sont ses préfaces et ses lettres, sont d'un style dur et embarrassé, il est beaucoup plus clair et plus doux dans ses ouvrages dogmatiques : c'était le génie de son siècle, d'embrouiller quand on voulait écrire avec éloquence.

La meilleure édition des écrits de saint Fortunat est celle qu'a donnée Mich.-Ang. Luchi, bénédictin de la Congrégation du Mont-Cassin, Rome, 1786-87, en deux parties, in-4°, avec

préface et prolégomènes. Elle est reproduite dans le tome 88 e de la Palrologie latine. Un Appendice nous donne des vers inconnus aux premiers éditeurs. Il contient des vers adressés à Radegonde et à Agnès; ils ont été trouvés dans un manuscrit de la Bibliothèque royale par M. Guérard, et publiés par lui dans le tome 12 e des Notices sur les Manuscrits. Les poèmes de Fortunat ont été édités à Cambrai dans la collection *Poetae ecclesiastici*, chez M. Hurez, in-12, 1822. Quatre de ses hymnes ont été traduites en français dans les Poètes chrétiens, par M. Félix Clément.

Vie des Saints de Poitiers, par M. l'abbé Auber; Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques, par Dom Ceillier.

tiré de : Les Petits Bollandistes; Vies des saints tome 14